

par
Louis
SCHWEITZER
et Claude
BAECHER

Pour vivre de manière plus prophétique

1. Un style de vie « en Christ »

Vivre « en Christ », pour reprendre une formidable expression paulinienne, c'est notre vocation de chrétiens. C'est aussi notre condition : de lui, notre chef, nous recevons dès à présent les bienfaits, un état d'esprit, une perspective. En lui, quelque chose de la création guérie a commencé à se manifester par l'Esprit. Certes, le chemin n'est pas terminé, mais il est entamé. Nous sommes du monde sans plus dépendre de la mentalité qui a façonné nos sociétés. Notre foi en lui nous fait appréhender le sens de la vie à travers le regard bienveillant et juste du Père. Notre manière de vivre (qui est liée, nous l'avons vu, à notre spiritualité) s'en trouve plus simple, unifiée. Des richesses longtemps tenues « injustement captives » sont mises au service de Dieu. Nous pensons là au bon usage des charismes et des ressources (capacités, biens fonciers, moyens financiers). C'est « en Christ » que nous sommes gérants de la création divine, invités à vivre une économie de communion tant sur le plan personnel que sur le plan communautaire. La grâce qui nous est faite nous permet de vivre une « simplicité souriante » sans légalisme, une libération de nos potentialités, quelles qu'elles soient. Notre style de vie se fait moins extravagant, moins stressé et plus généreux envers les personnes qui manquent du nécessaire autour de nous.

Car l'éthique chrétienne est non seulement ancrée dans ce que nous savons de la création, mais aussi dans la personne de Jésus-Christ, comme

principe même de la création et de l'humanité. En lui, le peuple de Dieu anticipe un modèle de société qui est encore à venir dans sa plénitude (la Jérusalem d'en haut, le Royaume, le salut pleinement manifesté, etc.). Notre style de vie révèle notre compréhension de l'œuvre du Christ, telle qu'elle est énoncée par Jésus et rappelée à l'Eglise par l'évangéliste Matthieu (5,17) : « Je ne suis pas venu pour abolir la loi, mais pour la rendre parfaite », principe que l'on retrouve chez l'apôtre Paul (2 Co 1, 20) : « Car c'est en lui que Dieu a dit 'oui' à tout ce qu'il avait promis. Aussi est-ce par lui que nous disons 'oui', 'amen', pour que la gloire revienne à Dieu »¹.

L'idée d'un style de vie qui parlerait de la part de Dieu (c'est le sens de « prophétique » !) ou témoignerait de lui, nous semble pouvoir être envisagée sérieusement. Nous partons bien entendu du présupposé qu'il n'y a pas que nos âmes qui doivent être sauvées (libérées), mais nos façons de vivre également. Nous verrons néanmoins qu'elles ne sont pas toujours « parlantes » de la manière dont nous l'imaginons.

2. Efforcez-vous d'entrer « dans son repos » ! Le travail comme lieu de témoignage

Il est bon de nous rappeler que nous servons Dieu *par* notre travail et pas seulement *dans* notre travail (ou par les occasions de témoignage verbal qui se présenteraient dans le cadre professionnel)². Le travail est toujours, dans la perspective divine, un service pour le bien commun. On peut être serviteur de Dieu, et ce « à plein-temps », par le service que rend l'activité professionnelle. Toute autre perspective révèle une profonde anomalie. Le métier lui aussi est, pour le croyant, service de Dieu.

On peut très bien consacrer du temps au Royaume de Dieu en exerçant son métier. Nous servons Dieu dans notre sphère d'influence, par le service rendu et la manière même dont nous faisons notre travail. Il existe une manière chrétienne spécifique d'effectuer une activité, voire d'être inactif. Encore faut-il observer un rythme de vie où le travail ne devient

¹ Trad. Bible du Semeur.

² On se nourrit de perspectives sur l'action en général de Frédéric de Coninck, *Agir, travailler, militer. Une théologie de l'action*, Excelsis, Cléon d'Andran, 2006.

pas une idole. Le propre des idoles est d'être des mangeuses d'hommes, de femmes et d'enfants. Les idoles se font porter, à l'opposé de Dieu qui, lui, nous porte (Es 46). On peut légitimement chercher à augmenter ses gains pour des œuvres bonnes. Encore faut-il respecter les stipulations d'un repos périodique réel, pour se souvenir avec délectation de ce que nous valons par nous-mêmes, même lorsque nous ne faisons rien. Se souvenir aussi que nous sommes des privilégiés : nous pouvons bénéficier de l'œuvre de la création et de l'œuvre spéciale de la libération. A ne pas confondre avec la surconsommation de loisirs qui répond elle aussi aux impératifs de performance. En matière de style de vie, il est bon de nous imprégner de ce que sont nos identités profondes et nos vocations devant Dieu. C'est un enjeu spirituel. La société de consommation ne nous l'enseigne pas. Si nous ne recevons pas cet enseignement de la Parole, nous ne l'apprenons pas autrement que par l'épuisement et le repos contraint.

Une loi est présente dans la Bible, nous la vérifions périodiquement dans nos micro et macro-histoires : Que ce soit pour la terre ou les personnes, le repos vient tôt ou tard, de façon soit librement consentie, soit forcée. Il vaut mieux choisir de l'accueillir de plein gré que de le subir dans la douleur. La barre d'une économie solidaire ou d'un style de vie plus fraternel est placée haut, mais je pense qu'il nous est avantageux de la franchir. C'est le secret d'une vie belle, une promesse de bonheur pour nous et beaucoup d'autres. Le prix à payer d'une vie égoïste est encore plus élevé, et cette dernière ne rassasie en rien.

L'épître aux Hébreux (4,3) cite le Ps 95,11, « ils n'entreront pas dans mon repos », pour évoquer les conséquences de la révolte du peuple délivré d'Égypte, en route pour le pays promis, lequel est appelé par Dieu en Dt 1 « mon repos ». C'est-à-dire le pays sans esclavage, le pays de la santé à tout point de vue – dans la mesure où les stipulations de l'alliance sont observées. Cette idée d'une « terre promise » rejoint la question de la gestion du temps, de nos relations, de la nature, de notre spiritualité et de notre santé psychique. Les Israélites délivrés de l'esclavage pharaonique, une fois en route, se sont plaints car, au fond, ils doutaient des intentions bonnes de Dieu à leur égard. Ils ont donc eu peur des habitants du pays promis. Par manque de confiance en Dieu, ils ont adopté des réflexes de

calcul typiquement humains : ils ont suivi un autre chemin que celui d'une économie fraternelle, fondée sur la confiance en Dieu.

Le désir d'accumuler par peur du lendemain, la recherche d'une compensation au « pas encore » du pays promis, empêchent de jouir du repos. Cette compensation, c'est l'Égypte et Babylone où le temps lui-même n'est plus perçu comme un don, une grâce, mais comme une échéance menaçante. Notre « repos », c'est la réalité vécue dans la confiance au Christ. La « terre promise » dont parle l'épître aux Hébreux peut se vivre sur n'importe quel lieu de la terre : notre sabbat-repos, c'est Jésus dès lors que notre façon de vivre est centrée sur lui. Ce n'est pas qu'une formule pieuse et émotionnelle. Il s'agit de nous efforcer d'entrer dans ce repos, de conquérir cette « terre »... Par la foi au Christ, la terre promise est partout où il règne, où se vivent une économie et une gestion du temps selon Dieu. La recherche obsessionnelle du cumul, de la sécurité que représentent les légumes d'Égypte cautionne un système économique tyrannique qui mène à la perte.

3. Une vie qui parle

Nous avons souligné plus haut que la dimension de solidarité, communautaire et extra-communautaire, fonde en partie notre choix de style de vie. Mais plus encore, en répondant ainsi à sa vocation, l'Église témoigne du fait qu'une autre vie, un autre comportement est possible. Beaucoup de nos contemporains ne demandent pas mieux que de le vérifier. Vivre autrement, c'est aussi montrer que les valeurs du pouvoir et de l'argent, de la satisfaction immédiate des sens et de la recherche du paraître ne sont ni incontournables ni universelles. En cela, l'Église est comme « la ville sur la montagne » dont la lumière doit « être vue » (Mt 5). Notons que Jésus dit qu'une telle cité (de Dieu) *ne peut pas* ne pas être vue. Ainsi, pour Jésus, ce programme de vie a obligatoirement un effet missionnaire. La mission dans ce cas n'est pas accessoire ; elle est une dimension de tout ce qui est vécu : style de vie, manière de travailler, de se reposer, de parler, de consommer, etc. Jésus lui-même ne s'est pas distingué que par ses paroles. Son absence visible de sécurité et sa vulnérabilité économique

lui ont donné une liberté certaine ; elles reposaient sur la confiance radicale qu'il plaçait en « son Père ». Avant même d'ouvrir la bouche, il parlait par son style de vie.

Voici un certain nombre d'attitudes et de manières de vivre qui parlent de Dieu de façon non verbale. Vivre différemment (c'est le sens de la sainteté), c'est donner à comprendre que Dieu est saint. C'est porter un « air de famille », un signe distinctif de Dieu :

- Pratiquer la miséricorde, c'est dire que Dieu est miséricordieux.
- Combattre le racisme et appartenir à un groupe multiracial, c'est dire que Dieu aime tous les humains sans favoritisme.
- La considération manifestée à l'autre par-delà les barrières de sexe ou de génération exprime la communion que Dieu aime.
- La manière respectueuse de se traiter, même dans les désaccords qui surgissent inévitablement, dit quelque chose de la force restauratrice de Dieu.
- Une vie plus simple, un peu moins encombrée, attestera que Dieu est en mesure de pourvoir à nos besoins, comme il l'a promis.
- Une générosité manifestée librement témoignera de la passion que Dieu met à aimer.
- Le refus de rendre le mal pour le mal montrera que Dieu se soucie moins de justice pénale que de restaurer les relations.
- Notre capacité à nous reposer indique que c'est Dieu qui nous donne notre véritable identité.
- Accueillir, c'est signifier que Dieu nous a fait grâce et qu'il est prêt à faire grâce à d'autres, même par des chemins détournés.
- Respecter un refus de la part du prochain, c'est dire que Dieu est respectueux du libre choix des humains.

Et la liste n'est pas close. Il arrive parfois qu'en recevant ce type de message, des gens demandent que l'on prie pour eux, ou manifestent leur intention de venir assister à un culte. Mais que ces gestes soient reçus ou pas, ils restent témoignage. Soulignons le fait que l'inverse est vrai également ; pour ne prendre qu'un seul exemple, si vous saturez vos soirées de réunions d'Eglise, non seulement vous perturberez votre vie familiale (s'il y en a

encore une), mais vous communiquerez autour de vous que Dieu ne s'intéresse pas au monde, ni donc à ceux qui l'habitent !

Jésus a parlé de cette dimension prophétique du style de vie, lorsqu'il s'est référé au « sel » et à « la lumière », et Paul à la « lettre du Christ » ou à « la bonne odeur », etc. Jésus n'a pas dit « Vous devez être » le sel ou la lumière, mais « Vous êtes ». Agir ainsi, « ça parle » de Dieu. Nul besoin de créer un programme missionnaire autonome. C'est un message qu'il nous faut entendre aujourd'hui, récemment souligné par Hauerwas³ : il n'y a rien de plus urgent pour l'Eglise que d'être l'Eglise ! Ce théologien méthodiste américain⁴ parle de la communauté servante, ce qu'il appelle « l'éthique sociale chrétienne ». Il ne veut connaître que l'Eglise concrète. Il met en évidence *l'Eglise comme éthique sociale*, comme visibilité possible d'un autre mode de vie, signe du Royaume parce que mise en œuvre de l'Evangile. La pensée de Hauerwas s'oppose à deux traits principaux de l'éthique contemporaine (dont les « évangéliques » ne se démarquent malheureusement que très peu, à quelques exceptions près !) : (1) l'accent placé sur la liberté, l'autonomie et le choix de *l'individu* comme l'essence de l'éthique et (2) l'effort de poser un fondement éthique en dehors des éléments contingents et particuliers de nos traditions et de nos communautés.

Contre le premier trait, Hauerwas souligne la notion de « caractère » ou de « vertu ». Face au « moi » éclaté de la modernité et du protestantisme, il cherche à analyser et à expliquer la manière dont le « moi » acquiert une unité et une durée. Selon lui, et à mon sens il voit juste, l'éthique protestante se concentre sur l'idée de commandement ou de décision, ce qui implique un « moi » plutôt passif et « atomisé ». Le « moi » justifié par la foi est le « moi » du maintenant, mais pas un « moi » qui dure, ou qui se développe.

L'objection au second trait est que l'Eglise n'a en réalité qu'une seule question « politique » à se poser : quel type de communauté doit-elle être pour être fidèle aux convictions centrales de son récit fondateur, c'est-à-dire la foi en la vie, la mort, la résurrection de Jésus de Nazareth ? Il faut

³ Stanley Hauerwas, *Le Royaume de Paix. Une initiation à l'éthique chrétienne*, Editions Bayard, 2006. Traduit de l'anglais par Pascale-Dominique Nau, texte rédigé en 1983.

⁴ Né en 1940, S. Hauerwas enseigne à Duke University après avoir enseigné à Notre Dame (Indiana, E.U.).

pour l'auteur que l'Eglise soit l'Eglise. Il suit en cela le théologien John Yoder⁵, pour qui la tâche politique de l'Eglise ne doit pas rester prisonnière d'une ecclésiologie constantinienne. L'Eglise doit donc être la communauté qui « raconte » de la manière la plus juste possible l'histoire de Jésus.

Le problème de l'éthique chrétienne est d'être encore inféodée à des présupposés constantiniens (escamotant la christologie et fondés, entre autres, sur un prétendu droit naturel). Au nom de ces derniers, l'Eglise a hier dévalorisé la liberté de choix. Aujourd'hui, elle s'accommode trop facilement des prétentions universelles d'une société « libérale ».

Pour Hauerwas, la position sociale de l'Eglise est « missionnaire ». Elle a quelque chose à dire et à apporter au monde qui ne peut être connu autrement, ni en dehors d'elle. Elle doit avoir le courage de tenir un langage qui n'est pas partagé par tout le monde, un langage issu de sa propre tradition. L'Eglise doit savoir qu'elle a une histoire et une tradition qui la distingue du monde, puisque le monde ne connaît pas le Dieu de sa tradition.

Ce positionnement missionnaire ne doit pas céder à la tentation constantinienne, mais se réaliser selon la tradition du Christ, de sa croix révélée par les Ecritures. Ce qui signifie que la vérité chrétienne ne peut pas s'imposer par la force, qu'elle ne peut pas faire usage de la violence, qu'elle doit prendre la même forme que le Christ. Cette vérité entre en débat épistémologique avec les autres traditions, cherchant à démontrer sa capacité à élucider les problèmes liés à l'existence humaine. « La tâche de l'éthique est, avec imagination, de nous aider à comprendre les implications de ce Royaume »⁶.

Voilà qui est incontournable, mais qui risque de justifier théologiquement un repli sur soi communautaire, un peu à la manière du piétisme tardif. C'est pourquoi, cette dimension devrait être équilibrée par la notion *d'Eglise pour les autres*. Car, lorsque Dieu choisit ou élit, c'est dans le but d'atteindre le monde. Le souci du monde, c'est-à-dire des non-chrétiens, est non seulement celui du salut de leur âme, mais aussi de leur vie, comme

⁵ John H. Yoder, *Jésus et le politique – La radicalité éthique de la croix*, Presses Bibliques Universitaires, rédaction anglaise en 1972 et traduction française sous la direction de Daniel Alexander et Maurice Gardiol en 1984, 235 pp.

⁶ Hauerwas, *op. cit.*, p. 139.

l'indique la parabole « du bon samaritain » (Lc 10,25-37). Si nous sommes appelés à être par notre vie « lumière du monde », c'est dans tous les domaines que nous sommes témoins de la cité de Dieu.

4. Ce que les autres entendent en réalité

Dans notre situation postmoderne où tous les discours se croisent, il est facile de tenir des propos qui ne nous coûtent rien sur le monde, sur Dieu et le salut. Le monde en a tellement entendu et continue tellement d'en entendre, qu'il n'y fait plus guère attention, voire soupçonne a priori qu'il y a tromperie, qu'on veut lui vendre quelque chose de douteux sous un emballage merveilleux. Mais voir des gens vivre autrement et ne recevoir l'explication qu'après coup, et si on les y sollicite (1 P 3,15), voilà qui est d'un autre poids. Pour reprendre – et détourner un peu – un slogan utilisé pendant la campagne en vue des élections présidentielles de 2007 en France, cette façon de vivre montre à tous « qu'un autre monde est possible ». Paul l'a écrit à sa manière : « Si quelqu'un est en Christ, voici une nouvelle création » (2 Co 5,17) précisément à l'adresse d'une Eglise où existaient des tensions.

Que « dit » donc notre style de vie ? Est-il si évident, pour ceux qui nous entourent, d'entendre un message de Dieu en nous voyant vivre ? Soyons honnêtes : beaucoup perçoivent notre manière de vivre comme traditionnelle, bourgeoise et conservatrice. Nous ne vivons donc certes pas « comme tout le monde », mais comme on vivait dans un passé encore récent. Et l'Évangile, et Dieu même, sont perçus à travers ce prisme qu'est notre vie. Nos Eglises quant à elles donnent souvent l'image de lieux chaleureux, mais qui ne s'intéressent guère à l'extérieur et ne se mobilisent que sur de très rares questions d'éthique (sexuelle). Bien des Eglises sont perçues comme des communautés qui ne s'ouvrent à ceux qui n'en font pas partie que pour les faire entrer dans leurs lieux de culte, et qui ne s'intéressent aux questions internationales que pour soutenir des missionnaires... Nos Eglises apparaissent comme des lieux où les manières de vivre, les modes de relation ressemblent étrangement à ce qui se vit dans le monde associatif. Telle assemblée générale d'Eglise ne diffère guère

d'une assemblée générale de copropriétaires repliés sur leurs intérêts propres... On parle d'amour, de pardon, mais on ne les vit guère plus qu'en dehors des Eglises, réalité dramatique qu'a soulignée récemment l'enquête de Ronald J. Sider⁷, en l'appelant le « scandale de la conscience évangélique »... Pourquoi les chrétiens (il désigne les évangéliques américains) vivent-ils en fait comme le reste de la société, c'est-à-dire se comportent-ils presque comme tout le monde en matière de divorce, de matérialisme (si l'on en juge au niveau moyen des dons), d'inconduite sexuelle, de racisme, de violence conjugale ? A ces comportements, nous pourrions ajouter notre propension à nous juger les uns les autres et à nous séparer dès que nous ne sommes pas entièrement d'accord – ce qui a non seulement donné naissance à beaucoup de nos communautés, mais donne aussi à penser que Dieu ne peut régler les divergences. Aujourd'hui, la tendance est de fuir les problèmes sans les traiter, en changeant de communauté.

Or, ce n'est pas ainsi que nous nous voyons nous-mêmes ; c'est encore moins ce que nous devrions être. Nous allons donc, ci après, décrire davantage un projet qu'une réalité. Non que rien ne s'en vive déjà aujourd'hui, mais nous avons certainement encore beaucoup à faire, par l'action du Saint-Esprit et de la Parole de Dieu en nous, pour devenir des communautés au style de vie prophétique. Si nous ne choisissons pas d'en être, cela n'arrivera pas. Penchons-nous d'abord, cependant, sur le vécu de l'Eglise primitive.

5. Considérations tirées du vécu des Eglises apostoliques

L'Eglise naissante a eu, elle aussi, du mal à incarner véritablement la dimension prophétique par son style de vie. L'enthousiasme de Pentecôte, dans lequel les membres de l'Eglise de Jérusalem ont persévéré (Actes 2,42ss), n'a pas perduré, et peut-être ne pouvait-il en être autrement, vu la manière dont il fut pratiqué. Lorsque l'Eglise s'est répandue dans le bassin méditerranéen et ailleurs, les communautés ont été confrontées aux nécessités de

⁷ Ronald J. Sider, *The Scandal of the Evangelical Conscience, Why are Christians Living Just Like the Rest of the World ?*, Grand Rapids, Michigan, Baker Books, 2005, 140 pages.

la durée. Bien sûr, le principe de solidarité a subsisté. On en trouve un écho (négatif) chez Paul qui regrette qu'à Corinthe, cette solidarité ne se manifeste pas à l'occasion des repas d'Eglise (1 Co 11,20-22). En dépit de tous les charismes reçus, l'Eglise est néanmoins encore caractérisée par un comportement manquant de charité, tolère des comportements inacceptables, animés d'esprits de disputes, ce qui affecte la pratique même des charismes. Ces derniers sont trop souvent détournés de leur but : l'édification du corps du Christ. Mentionnons aussi la communauté à laquelle s'adresse Jacques et qui méprise les pauvres (Jc 2,1-17).

Mais n'aimons pas l'idéal d'Eglise plus que l'Eglise. Au meilleur de sa « forme », l'Eglise, compte tenu de ce que nous sommes, restera une communauté de convalescents, un ensemble de gens en apprentissage de la grâce. Notre amour ne restera au mieux qu'un amour de second choix, à côté de celui du Christ.

Rappelons toutefois que le Fils de l'Homme, le Christ ressuscité, passe dans les visions de l'Apocalypse johannique parmi les Eglises historiques d'une région donnée, dans le but de les protéger, de les corriger ou d'en modifier au besoin le témoignage. Il le fait aujourd'hui encore par son Esprit et sa Parole révélée, parfois au travers des circonstances qu'elles traversent.

Restons dans le ton nécessaire d'une certaine « provocation herméneutique », à propos d'Ap 3,14. Jésus-Christ reprend vertement une Eglise (Laodicée) jugée « tiède ». A y regarder de plus près, la « tiédeur » ne réside pas dans la lenteur de ses cantiques, ou le manque d'entrain, d'excitation de ses neurones pendant les rencontres (même si nous n'avons rien contre les émotions !), mais dans le fait qu'elle se dise « Je suis riche ! J'ai amassé des trésors ! Je n'ai besoin de rien ». Le verdict du Seigneur est que, faute de changement, le Christ expulsera cette Eglise de son corps par vomissement, tel un aliment devenu infect et inutile. Nous pensons que c'est à tort que l'on « spiritualise » ce texte. Il n'est pas question d'autre chose que de capitaux accumulés (l'argent qu'on ne donne plus aux pauvres est retenu captif !). Tous les consommateurs de spiritualité superficielle, ceux qui sont attirés par ce qui éblouit affluent vers cette Eglise... qui est à côté du plan de Dieu. Le conseil qui lui est donné est d'acheter

« chez Jésus » de l'or purifié par le feu (les vraies valeurs se partagent) pour devenir réellement riche... en bonnes œuvres ! Il faut en fait que la mentalité de cette communauté soit guérie et qu'elle se repente. Jésus, qui avait été mis à la porte de cette Eglise aux beaux programmes, frappe néanmoins et attend d'être de nouveau accueilli autour d'une table de *koinonia*, c'est-à-dire en présence de tous, y compris les pauvres. Il s'agit de ne pas nous tromper de richesse : tout ce qui brille n'est pas or dans la perspective de l'Évangile. Il arrive que Dieu en soit réduit à déplacer les chandeliers (qui représentent les Eglises) du fait de leur refus de changer leur style de vie. « Que celui qui a des oreilles entende ce que le Saint-Esprit dit aux Eglises ! ».

Dieu est tout aussi préoccupé par la qualité des Eglises – qu'elles soient anciennes ou nouvellement implantées – que par le nombre de ses membres et la quantité ! Faut-il désespérer d'une telle exigence, d'un apprentissage si long qu'il ne sera jamais terminé ? Certainement pas ! Howard Charles, un ancien professeur d'éthique du séminaire d'Elkhart aux États-Unis, répétait souvent et à très juste titre : « Ce n'est pas parce que notre obéissance est imparfaite qu'elle ne doit pas être entière et sérieuse ». Ce qui est reproché dans les textes bibliques que nous avons évoqués, c'est précisément que l'Eglise *se conforme au monde*, se comporte comme toute la société malade qui l'entoure. Le péché, c'est cette non-confiance qui a barré l'entrée du pays promis à la génération qui, pourtant, avait vécu la libération d'Égypte. Il a aussi entraîné Israël dans l'adoration du veau d'or et Jérusalem dans la destruction et l'exil, selon une logique à laquelle les Eglises ne sauraient se soustraire. Le sel qui perd sa saveur ne sert plus qu'à être jeté dehors pour être foulé aux pieds. Il en est aux temps bibliques comme aujourd'hui. Le combat est en somme le même et l'exigence n'est pas moins forte, ni moindre la tentation de contourner les invitations à vivre plus simplement.

6. « Vivre l'Évangile » sans céder au découragement

Nous devons certes parler, prêcher, enseigner, évangéliser. Mais qui ne se rend compte que notre vie parlera toujours plus fort que nos paroles ?

« Les murs de nos lieux de cultes et de nos appartements sont transparents ». Sommes-nous disqualifiés ? Faut-il donc nous décourager, nous croire incapables de témoigner authentiquement et de faire des disciples en leur enseignant tout ce que le Christ nous a prescrit ? Eh bien, non ! Au cœur de notre foi se trouve le Christ mort et ressuscité, et non pas un idéal d'Eglise, que nous séparerions du Seigneur jusqu'à l'idolâtrer. Jésus-Christ est le vrai message. Et si l'Eglise n'est pas parfaite, ce n'est pas une raison pour elle de renoncer à se réclamer du Christ. Lorsque je pense à l'Eglise, j'admire le plan divin. Elle est loin de l'achèvement final, comme un chantier qu'il ne faut pas abandonner. Ce n'est pas le désordre momentanée – et inévitable – d'un chantier en cours qui choque, c'est le désordre permanent d'un chantier abandonné. Quel que soit le milieu considéré, il est normal que des conflits surgissent, lorsqu'il faut « se faire » les uns aux autres. Dieu n'a pas de « plan B ». Il n'a pas choisi d'autre solution que l'Eglise pour annoncer l'Evangile au monde. Quelle pédagogie extraordinaire, quelle confiance Dieu nous montre en nous réunissant et en faisant de nous ses porte-parole !

7. La parabole du « blessé qui marche »

Entre l'idéal et sa réalisation partielle, nous pouvons comparer l'Eglise au nom porté par un personnage amérindien : « le blessé qui marche »⁸. Je ne sais pour quelle raison il s'est appelé ainsi, sans doute sa détermination. L'Eglise au meilleur de sa forme et de sa fidélité ne sera jamais rien d'autre. Blessée par le péché, elle marche à la suite du Ressuscité. La « marche », avec un début et une suite, c'est ce qu'opère la grâce. Pourquoi marchons-nous malgré tout ? Parce que quelque chose de neuf a débuté avec la résurrection du Christ. Et parce que sa pleine réalisation à l'échelle cosmique, la venue d'une cité sainte, d'une société enfin guérie, nous sont promises ! Mais, compte tenu de nos conditionnements égoïstes subis ou choisis et nos cœurs tordus par le péché, nous restons des communautés de convalescents ou de blessés qui marchent. Si l'amour seul est éternel, en attendant, l'assurance de ce que nous espérons nous aidera à tenir le bon cap, dans

⁸ Personnage du film de guerre américain *Battleground*, réalisé par William A. Wellmann en 1949 (N.D.L.R.).

la durée. Les chrétiens sont des utopistes croyants et réalistes qui ont des raisons de l'être et de le rester.

C'est la raison pour laquelle nous chercherons plus loin des symboles qui permettront de concilier deux aspects de l'Eglise : poseuse de signes d'une justice qui « va plus loin » et communauté de convalescents qui connaissent leur médecin traitant. Nous restons « prophétiques » dans notre ambiguïté même. Dans nos contingences toutes humaines et nos irritations, nos vies témoignent encore de Dieu. Voici un aspect du témoignage que nous n'avons pas encore évoqué et qui s'ajoute aux autres. Nous témoignons que la source de la vie n'est pas en nous, qu'elle est en dehors de nous et que nous-mêmes en bénéficions ! La source de la vie est en Jésus le Messie. Cela aussi est prophétique ! Et un style de vie prophétique en témoignera⁹.

Evoquons un exemple tiré de l'éducation. Les parents parfaits n'existent pas, et une vie communautaire sans conflits ne se trouve que dans les cimetières. Mais des parents qui, après une dispute entre eux, confient à leurs enfants qu'ils ont parfois le cœur dur et manquent de patience, seront bien plus crédibles auprès de leurs enfants que ceux qui se lancent des paroles humiliantes ou blessantes et qui, sans autre transition et jamais aucune explication, font un « culte » de famille. Si nous avons invité à une générosité joyeuse dans l'espérance, nous invitons aussi à une saine humilité – la capacité de se reconnaître simplement pour ce que nous sommes, certes créatures de Dieu mais également poussière. Que nos prières, pour être crédibles, soient faites dans la joie et l'humilité !

8. Deux symboles :

les « vases de colère » et les feuilles médicinales

Nous proposons de croiser deux symboles aux résonances bibliques,

⁹ Qu'il me soit permis ici de mentionner une perversion. Il arrive que des chrétiens, qui ont reçu de leurs pères et mères un style de vie marqué par la générosité évangélique, ne témoignent jamais explicitement de sa source extérieure – le Christ. Ils laissent entendre que la source est en eux. C'est là une forme cachée d'orgueil sous des dehors d'humilité. Une forme religieuse de la mondanité.

pour bien mesurer théologiquement ce que peut avoir de sérieux l'exigence d'une Eglise prophétique.

Imaginons une douille d'obus. Voici un objet manufacturé pour la destruction. Qu'il ait tué ou non, c'est dans ce but que l'obus a été tiré. De même, le péché nous a façonnés pour la colère envers le prochain, mais également, de ce fait, pour recevoir la colère de Dieu. Nous sommes bien tous, à notre manière, de ces « vases de colère » selon la traduction L. Segond de Rm 9,22, qui affirme que le Seigneur a décidé de manifester sa gloire en en faisant des « vases de miséricorde », c'est-à-dire des réceptacles de sa bonté. Seuls ceux qui pensent ne pas en avoir besoin se rebellent contre ce projet qui glorifie Dieu ! Israël et les païens sont dans le camp de la révolte, et des gens d'Israël comme d'entre les païens deviennent réceptacles de la miséricorde divine. Dieu, dit Paul, « a supporté avec une grande patience les vases de colère, préparés pour la perdition ». La grâce se reçoit, bien que nous restions « formatés » par la colère. C'est pourquoi une douille vide d'obus, parce qu'elle peut connaître un nouvel usage, est un symbole adéquat... de l'Eglise. Elle a été vase de colère bien que destinée à recevoir les bénédictions de Dieu. Mais, nous l'avons dit, nous resterons une « communauté de convalescents ». Dieu veut bien de nous comme nous sommes. Même initialement façonnés par le péché pour la colère. Ce symbole nous aidera à ne pas l'oublier.

Au fond, nous restons, même dans l'usage des choses les plus nobles comme les charismes et autres dons, « manufacturés » par l'égoïsme. Il nous colle à la peau, mais cette réalité est contrebalancée, réorientée par l'action du Saint-Esprit. Ce n'est pas là un oreiller de paresse. Nous avons besoin, dans notre compréhension de nous-mêmes, de nous souvenir de la grâce pour nous renouveler, et agir dans la durée.

Le second symbole est une belle branche, pourvue de très nombreuses feuilles, qui se dispose dans le vase initialement destiné à la destruction méritée, et devenu « vase de miséricorde ». Ce dernier symbole est tiré de la description d'une cité. Qui dit cité dit style de vie, manière de vivre ensemble. C'est la Cité de – ou selon – Dieu dont il est fait mention en Ap 21–22. « Et il me montra un fleuve d'eau de la vie, limpide comme du

cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'agneau. Au milieu de la place de la ville et sur les deux bords du fleuve, il y avait un arbre de vie, produisant douze fois des fruits, rendant son fruit chaque mois, et dont les feuilles servaient à la guérison des nations » (Ap 22,1s). Notre branche représente l'arbre de vie qui pousse dans la cité. L'Agneau de Dieu y est adoré et obéi sans concurrence.

Les nations sont toutes malades, et à tous les niveaux, de la distorsion opérée par le péché. Atteintes dans leur perception du temps, du repos, de la droiture, du sens de la vie, malades dans leur économie et leurs relations. Elles ont Mammon comme maître, comment en serait-il autrement ? Et même si certaines économies sont moins sévèrement touchées par la chute que d'autres, grâce à la providence divine, s'évertuent à chercher pire que soi ne peut que nous aveugler sur notre état réel. Sur le plan mondial, les économies contribuent le plus souvent au luxe d'une minorité, au détriment d'une majorité de laissés pour compte, victimes d'une exploitation injuste.

Les feuilles « servent à la guérison des nations ». L'arbre de vie est ici un remède à la faute originelle, à la désobéissance – celle qui consiste à choisir soi-même son destin entre le bien et le mal (Gn 2,9 et 3,22 ; Ez 47,12 ; Ap 2,7). La guérison, c'est l'accès à la présence de Dieu et à la vie qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau. Le fleuve, c'est la grâce divine transmise par l'Esprit pour guérir les nations malades.

Nous voyons ces feuilles qui poussent comme une image de ce que l'Eglise opère déjà – même imparfaitement ! – parmi les nations : le témoignage que les disciples du Christ, avec leurs ressources libérées, guéries et simples, rendent envers la source d'eau qui sort du trône de Dieu. Ces feuilles, prophétiques et porteuses de guérison, sont incarnées par les communautés clairement centrées sur le Christ, par des personnes qui les composent et que Dieu envoie. Nous retrouvons cette perspective dans une autre vision de la Cité de Dieu, en Es 66,7-24 : « Je vais rassembler toutes les nations... Ils viendront et verront ma gloire. Je placerai un signe au milieu des nations et j'enverrai certains de leurs rescapés vers les nations... Ils feront connaître ma gloire aux nations... » (v. 18s). Voilà qui a dû inspirer l'effort missionnaire d'un Paul ! En renvoyant à Jésus, mais aussi de par leur propre comportement, les communautés apportent

des solutions aux problèmes concrets des nations. En matière d'économie, d'intégration, de solidarité mondiale, d'écologie, de sexualité, de consommation, de repos, etc.

Si nous avons pris, lors du premier exposé, la création comme norme du projet divin, nous voulons maintenant montrer la cohérence de l'achèvement final décrit au dernier chapitre de l'Apocalypse avec ce projet initial. C'est la vertu de l'Esprit Saint que de nous faire anticiper concrètement, dès à présent, quelque chose de la réalité de cette Cité ultime de Dieu. Le nombre de symboles « missionnaires » que contient la description de cette cité est impressionnant, sorte de réalisation finale que l'Eglise a vocation d'anticiper. Evoquons-en certains pour nous en convaincre :

– La cité en question vient du ciel, d'en haut, d'où Jésus lui-même est venu. Elle n'est pas du monde, Jésus non plus. Ainsi en est-il de tous ceux qui sont nés de nouveau « pour entrer dans le Royaume de Dieu » (Jn 3).

– Elle est appelée l'épouse de l'Agneau, c'est-à-dire qu'elle est unie à Jésus-Christ, centrée sur lui, son sauveur, libérateur et Seigneur. Elle n'a besoin ni de soleil ni de lune pour l'éclairer. La clarté de la Parole, de l'Agneau, de Jésus même suffit. Elle parle de Dieu et de l'Agneau : « les nations marcheront à sa lumière et les rois de la terre viendront lui apporter leur gloire » (Ap 21,24). Comme l'illustre déjà du temps de Daniel la conversion du souverain païen Nébucadnetsar, les tyrans peuvent se convertir (Dn 4,34). Mais il faut des gens intègres, comme Daniel et Esther, pour rendre témoignage, savoir faire la part du conformisme et de la résistance dans une culture donnée, etc. Quant aux économies, elles aussi peuvent guérir : « On y apportera tout ce qui fait la gloire et l'honneur des nations » (Ap 21,26). C'est-à-dire tout ce qui peut subsister de ce monde pour honorer le Seigneur, jusqu'à nouveau orienté vers le bien général.

– Cette ville a de solides murailles (v. 14), comme l'Eglise, solidement ancrée sur le fondement posé par les prophètes et les apôtres et dont Jésus le Messie est la pierre d'angle, qui donne au tout sa cohésion. C'est la réception du message de Jésus qui contrôle l'accès à cette ville. L'Eglise doit rester l'habitation du Dieu vivant sur la terre. La dimension de la grâce est soulignée par les portes, ouvertes.

– L'arbre de vie, dont les feuilles servent à la guérison des peuples, plonge ses racines dans le fleuve d'eau de la vie qui coule de Dieu et de l'Agneau. Cet arbre porte des fruits en permanence. Sa feuille, fragile, est le remède qui guérit, parabole du chrétien ou de l'Eglise locale en mission.

– Le souillé et les menteurs n'y entrent pas, les méchants non plus (v. 27 ; cf. Ps 1,6). Si les chrétiens ont des solutions à proposer sur les plans économique, humain, etc., aux problèmes du péché, ils ne pourront être entendus qu'en restant crédibles, en vivant le mieux possible la *koinonia*, sans imaginer pouvoir se passer eux-mêmes, jour après jour, de la grâce de Dieu.

9. La guérison, comment la transmettre ?

Nous sommes originellement des « vases de colère » et devenus porteurs d'un message d'espérance, d'un style de vie qui procure la guérison. Il est bon pour toute nation d'avoir en son sein des chrétiens, dont l'influence agit par les voies de l'invitation et de la proposition. Certaines attitudes s'opposent à ce que la corruption se généralise ; nous pouvons en effet être appelés à dénoncer des injustices flagrantes, quittes à nous exposer pour cela à la réprobation. Mais on ne devient réellement influent qu'en vivant le mieux possible de façon alternative aux systèmes iniques. Les « dominations et les autorités », nous rappelle l'apôtre Paul (Ep 3,10), « connaissent aujourd'hui par l'Eglise la sagesse infiniment variée de Dieu ». Comment connaissent-elles ce plan génial de Dieu ? En considérant le modèle d'intégration – même imparfait – de l'Eglise d'Ephèse. La vie de l'Eglise parle, même en haut lieu.

La transformation nécessaire est d'abord reçue, puis, simultanément, mise en œuvre. C'est ce qu'opèrent en nous une saine compréhension de la justice restauratrice¹⁰ et la mise en place d'une économie plus fraternelle. La guérison se transmet aussi par les mots. Tout chrétien n'est pas évangéliste, du moins par le verbe, mais chaque chrétien(ne) doit être en mesure de

¹⁰ Sur le sujet, cf. Claude Baecher, « Pour une éthique de la paix », in *Pour une éthique biblique* (Congrès AEPF 2004), avec contributions d'Henri Blocher, Georgina Dufoix, Claude Baecher, Frédéric Baudin, Frédéric de Coninck, *Dossier Vivre*, n° 22, Editions Je

rendre compte simplement, avec des mots compréhensibles, lorsque des personnes s'y intéressent, de l'espérance qui l'habite (1 P 3,15). Depuis deux mille ans, il est souvent arrivé que ce témoignage intervienne dans des conditions dramatiques, mais les systèmes monstrueux qui broient et exploitent, nous disent les Ecritures, quels qu'ils soient, n'auront pas le dernier mot. Celui-ci revient à l'Agneau.

Parole et mode de vie se complètent pour ne pas se renier mutuellement ; l'Eglise devrait apporter à la société une parole qui s'enracine et se traduise d'abord dans ses pratiques communautaires. C'est vrai autant pour ce qui concerne la justice sociale, économique, que ce qui concerne l'éthique individuelle. Donnons un exemple de cette démarche prophétique globale : si nous sommes contre l'avortement, il est moins important de manifester contre la loi qui l'autorise que de trouver – dans nos communautés, ou plus largement – des moyens de venir en aide concrètement aux personnes en détresse. Nous pourrions aussi aborder la question des loisirs, des économies alternatives, et autres réponses pratiques aux défis de la mondialisation. La vie fraternelle est un message irremplaçable lorsque nous nous engageons dans l'évangélisation, laquelle consiste en bien plus que favoriser « l'accueil de Jésus dans les cœurs ». Confesser Jésus du bout des lèvres ou du fond de nos émotions ne suffit pas. Nous devons être les témoins d'un amour qui « va plus loin », pour un Roi qui règne déjà véritablement. « Dieu sauve » n'est pas une déclaration piétiste concernant le mandat personnel... c'est une invitation à être des citoyens du Royaume et donc à participer à l'histoire qu'il crée »¹¹. Nous sommes liés au Christ et à son projet. Notre existence est un don de Dieu, et c'est lui qui la façonne, comme un signe anticipant la guérison totale de la création. C'est ce que signifie mettre en pratique « tout » l'Evangile. Peut-être est-ce une autre manière de parler de « l'Evangile tout entier pour le monde tout entier ». Formule plus juste et plus précise que « la Bible tout entière pour

Sème, Genève, pp. 47-93. Publié également dans *Les Cahiers de l'école pastorale*, 4^e trim. 2004, pp. 34-67, et, sous le titre « Pour une éthique chrétienne », in « Dossiers de CHRIST SEUL » N° 3/2005, Montbéliard, Editions Mennonites, mël : editions.mennonites@wanadoo.fr.

¹¹ Hauerwas, *op. cit.*, p. 130.

le monde tout entier... », qui ne veut au fond pas dire grand-chose, puisque tout dépendra de l'herméneutique que l'on appliquera aux Ecritures.

Nous avons comparé notre style de vie à celui de « blessés qui marchent », assurés des promesses de l'Evangile. Que dans la réalisation du projet, l'Esprit, malgré notre faiblesse, nous donne d'être créatifs pour sa gloire et qu'il nous accorde la joie de sa Présence, afin que voyant nos bonnes actions, nos contemporains « glorifient notre Père qui est dans les cieux » (Mt 5,16). ■